

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Soundouss El Kettani, Yves Laberge, Laurent Laplante, Renaud Longchamps, Michel Nareau, Michel Peterson, Marie-Ève Pilote, Yvon Poulin, Judy Quinn, Simon Roy and Mathieu Simoneau

Number 130, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69077ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

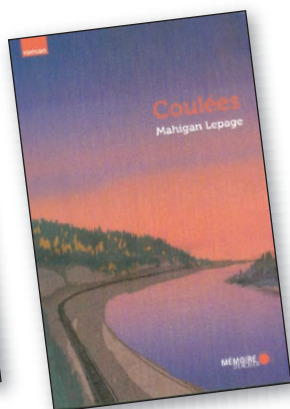
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Bélanger, G., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., El Kettani, S., Laberge, Y., Laplante, L., Longchamps, R., Nareau, M., Peterson, M., Pilote, M.-È., Poulin, Y., Quinn, J., Roy, S. & Simoneau, M. (2013). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (130), 23–41.

| chassé-croisé à Chisasibi, récit d'une envolée...


Vincent Thibault
LES BÊTES

Pleine lune, Lachine, 2012, 154 p. ; 20,95 \$

Un grand plaisir, un magnifique moment de lecture que sont *Les bêtes*, une rafraîchissante saga d'à peine 150 pages. Vincent Thibault a écrit son court roman à la suite d'un séjour de deux ans à Chisasibi, village cri situé sur la rive sud de la Grande Rivière, dans le territoire d'Eeyou Istchee, Nord-du-Québec.

Chisasibi est donc l'âme et le cœur du singulier récit, un bouleversant chassé-croisé entre les principaux personnages. Tantôt l'un, tantôt l'autre, chacun des protagonistes raconte sa perception et sa vision du quotidien des Cris et des exilés « du sud », ainsi que des multiples animaux ou du Grand Nord lui-même.

Il y a l'ingénue Amélie, dentiste de son métier, et ses chiens, omniprésents : « Le ciel du Nord était vaste, sans limites, c'était un ciel, un vrai. Il était presque inconcevable qu'il s'agisse du même qu'ailleurs ». Et puis arrive bientôt Benoit, professeur blasé : « [...] qu'est-ce que je vais foutre là-bas ? » Sont déjà sur place John, père perdu et dépressif, et son fils William. Et enfin, apparaît l'adolescent Antoine, « un aventurier détaché, un aventurier insouciant et plein d'humour, un genre de Tom Sawyer. [...] un des rares Blancs de l'école ». Antoine, qui

apprend à reconnaître et à combattre les démons enfouis dans l'alcool et la violence.

Les quatre récits sont entrecoupés des réflexions de l'Inuit Richie Akiak, le fantôme inspiré, « le seul à comprendre qu'il y a des pauvretés pires encore que le manque de ressources financières ». Celui qui croit en la puissance de la tendresse et qui l'exprime en poèmes : « [...] sur la neige un brin d'amour trouvé, brin d'herbe saupoudré ».

Quand tout est bien en place, quand le lecteur pense avoir saisi la fragilité de chacun et le surprenant cadre de l'action, l'histoire chavire. Arrive alors le carcajou, et avec lui, l'angoisse, la perte, la douleur, la mort. Car le carcajou, une espèce de blaireau dont le nom dérive des dialectes micmac et montagnais, représente l'esprit maléfique. La légende n'affirme-t-elle pas : « Lorsque tu t'attardes sur son territoire, brise ton orgueil et fais tes prières : le carcajou te traque » ? Et tout bascule.

À lire du même auteur, les recueils de nouvelles *Le secret fardeau de Munch* (De Courberon, 2009), *Les mémoires du docteur Wilkinson* (Pleine lune, 2010) et *La pureté* (Septentrion, 2010).

Michèle Bernard

Mahigan Lepage
COULÉES

 Mémoire d'encrier, Montréal, 2012,
 100 p. ; 19 \$

Auteur et narrateur se prénomment Mahigan. Indice possible d'autofiction, se dit-on. Ce prénom d'origine crie (signifiant *loup*), alors que le personnage n'a aucune racine amérindienne, laisse supposer également l'anticonformisme des parents. En effet, le jeune couple s'était installé, de même que d'autres citadins, dans un village de la Gaspésie au temps des communes. C'était le monde d'avant pour le petit Mahigan, de l'avant du reflux des familles amies vers les villes, de l'avant la séparation de ses parents. Le monde des souvenirs heureux. Depuis, sa mère est partie vivre à Rimouski, alors qu'avec son père il reste à Saint-François-d'Assise, un village dans la Matapédia. Lepage évoque les espaces comme repères des étapes de sa vie avec les pertes, l'isolement, la solitude, la révolte et enfin le salut. « Patapédia resterait pour moi le nom du deuil du vieux monde d'avant l'explosion ; Outaouais celui des souffrances sourdes de la relégation ; et Saint-Laurent celui enfin d'un premier débouché d'horizon. »

En lisant *Coulées*, on découvre un poète fait romancier. N'apprend-on pas par ailleurs que Mahigan Lepage fut le lauréat du prix Émile-Nelligan 2011 pour son recueil intitulé *Relief* ? Dans *Coulées*, l'œil vif et les émotions contenues du narrateur sont servis par la riche palette d'outils langagiers de l'écrivain qui nous entraîne sur les routes longues, enneigées et désertées. Ces espaces trop vastes pour le jeune qui se sent dépendant du bon vouloir du père pour aller et venir. En apparence soumis et peu revendicatif, le jeune Mahigan n'éprouve pas moins un sentiment de révolte qui l'amènera à l'adolescence à fréquenter des copains désœuvrés au seuil de la délinquance. L'emménagement chez sa mère à Rimouski, que jusque-là il visitait périodiquement en franchissant la longue distance en bus, lui offre les facilités de la ville et par ricochet plus d'autonomie ►

un Maroc ankylosé, poésie, intrigue...



dans ses déplacements, une plus grande socialisation, en plus de mettre fin aux déménagements successifs, source d'insécurité. Puis le cégep, espace de liberté, où il goûte au théâtre, à la littérature et même à l'écriture, sera le lieu de l'envolée.

Mahigan Lepage détient un doctorat en littérature et enseigne à l'université. La voix de cet écrivain laisse en soi l'envie de le lire à nouveau.

Pierrette Boivin

Tahar Ben Jelloun

LE BONHEUR CONJUGAL

Gallimard, Paris, 2012, 361 p. ; 32,95 \$

Le dernier roman de Tahar Ben Jelloun est dans le sillage des histoires de paralysies que le cinéma nous a offertes ces derniers temps. Avec les tendres *Intouchables* d'Éric Toledano et d'Olivier Nakache, avec le magnifique *De rouille et d'os* de Jacques Audiard, avec, plus récemment, les grinçantes *Sessions* de Ben Lewin, *Le bonheur conjugal* creuse le questionnement sur l'immobilité physique imposée par la maladie ou l'accident et explore les voies vers lesquelles elle mène ses victimes.

Les petits actes du quotidien sont impensables, les intrusions sur le corps inerte nombreuses, de celles de la mouche la plus banale, à celles d'une épouse

prenant sa revanche sur un mari autrefois volage. Le récit est d'abord celui de l'homme perclus, raconté selon son point de vue et mettant en évidence le contraste inhérent à une telle situation romanesque, celui qui oppose l'immobilité physique au voyage intérieur de l'immobilisé.

Ce personnage contraint à l'arrêt est un peintre célèbre que s'arrachaient autrefois expositions et autres biennales. Le lecteur y croit cependant peu car les références culturelles et les indications techniques de ce prétendu artiste semblent superficielles, ses propos sont convenus et sa vie passée n'a pas connu d'autres transgressions qu'une triviale inconstance amoureuse. Le ton de complainte ressassée du narrateur artiste finit également par devenir très agaçant.

La deuxième partie sauve le roman. L'épouse fustigée par l'artiste geignard, l'héroïne de ce « malheur conjugal », prend la parole. Le roman devient alors l'histoire de l'ascension sociale de cette Marocaine venue d'une classe sociale qui ne lui donne pas droit au respect de sa belle-famille. Il développe le portrait interne d'un Maroc ankylosé par les règles incompréhensibles d'une hiérarchie sociale d'un autre temps. Les distinctions entre le bas et le haut dans cette société ne sont pas seulement fondées sur les moyens financiers ou professionnels mais aussi sur des notions peu tradui-

sibles comme celle, fondamentale dans ce texte, de la « grande famille ». Du coup, cette femme, qui s'oppose moins à son mari par son sexe que par sa catégorie sociale, n'accèdera à une véritable possession de son destin que quand celui du mari se sera arrêté.

Le discours de « la fille du peuple », contrairement à celui du « bourgeois », est vif et cinglant, le désespoir y sonne vrai ; le texte fait un retour sur les déclarations du peintre et devient une sorte de commentaire de l'œuvre sur elle-même. Ce que l'on aime, c'est aussi bien la sincérité de cette autre voix que le jeu de critique littéraire autotélétique auquel elle se livre, empêchant ainsi le roman de tomber dans la fadeur.

Soundouss El Kettani

Jonathan Locke Hart

SOUFFLE ET POUSSIÈRE

Trad. de l'anglais par Nicole Mallet

Le Noroît, Montréal, 2011, 113 p. ; 18,95 \$

Une belle découverte que ce recueil de Jonathan Locke Hart, deuxième à paraître en français aux éditions du Noroît après *Apostrophes* (2001). Cette poésie ample et descriptive ressemble en plusieurs points à celle du Québécois Louis-Jean Thibault, surtout dans son dernier recueil, *Reculez falaise*, mais aussi dans *Géographie des lointains*. L'un comme l'autre, ils évoquent avec distance et humilité jusqu'à leur univers intime par le truchement de l'espace extérieur qui agit comme un miroir. Chaque poème est un paysage avec ses avant-plans, ses frontières, ses flous. Chez Hart, qui est plutôt inspiré par la nature, il est fait de lacs, de bois, de mers ; autant d'éléments qui se transforment sous le regard interrogateur du poète, comme si, à force d'être scrutés, ils perdaient de leurs qualités. Plus souvent ils finissent par s'émietter et disparaître : « Nos corps se brisent dans la poussière ». L'espace des Prairies et d'ailleurs en Amérique du Nord s'ouvre à celui de l'Orient, auquel est consacré un chapitre entier. L'autre qu'il côtoie par le regard donne au voyageur une assise intérieure, mais une assise encore là

Captivant !

« **S**a sœur ne comprenait rien à la force de la littérature. Il ne s'agissait pas uniquement de dire les choses. Comment les raconter avait toute son importance. Il fallait toucher le lecteur, lui faire peur, l'anéantir. » Patiemment l'araignée tisse sa toile comme un piège funeste. Mues par la vengeance, les sœurs Provost s'évertuent à détruire la réputation de celui qu'elles nommeront simplement *l'Ogre*. Le calvaire qu'elles s'approprient à faire vivre au monstre se pose alors comme l'ultime châtiment lavant la tache de la destruction sadique de leur famille. Des araignées, les sœurs Provost ? Mieux encore, de véritables scorpions ! Un exutoire libérateur, certes. Mais *Le jeu de l'Ogre* est bien davantage que la manifestation cathartique d'une pulsion vengeresse : il est avant tout un roman sur le deuil, évoquant le vide et le déchirement hurlant causés par la perte d'une mère aimée.

Le jeu de l'Ogre s'inscrit dans cette nouvelle vague d'auteurs québécois qui surfent plutôt adroitement sur la planche polar. Après avoir apprécié ces dernières années les romans noirs de Martin Michaud, Guillaume Lapierre-Desnoyers, André Jacques et Diane Vincent, nous voici devant le premier roman de Maureen Martineau. Une lecture captivante tant il devient difficile de déposer le roman une fois les premiers chapitres lus.

Judith Allison en est à sa toute première enquête à la section des crimes majeurs du Service de police régional d'Arthabaska. Elle a donc la lourde tâche de se faire la main au sein d'une brigade hostile qui lui renvoie constamment le poids de son inexpérience : un vague sentiment de trahison la taraude dans la mesure où chacun y va de ses initiatives secrètes pour faire progresser l'enquête, ou pour l'avancement plus égoïste de ses intérêts personnels.

On ne joue pas ici la carte du sensationnalisme causé par une série de meurtres spectaculaires aux mises en scène choquantes et esthétisées ; on cherche en toute modestie plutôt à élever le genre. Sans être une œuvre cérébrale, tant s'en faut, *Le jeu de l'Ogre* se situe dans une sphère où l'intelligence et l'insidieux interviennent au premier plan. Or moins que les chapitres consacrés à l'enquête, convenue et classique dans la procédure, ce sont ceux déployant les filets du piège qui fascinent. Le mystère, opaque et maintenu volontairement confus, est aussi difficile à démêler qu'une boule de nœuds compacte. Vivement un second tome !

Simon Roy



Maureen Martineau

LE JEU DE L'OGRE

LES ENQUÊTES DE JUDITH ALLISON

La courte échelle, Montréal, 2012, 442 p. ; 27,95 \$

fuyante : « [...] j'essaie / de couler cette fiction dérisoire / dans ce moule d'ossements, et faire / de moi quelque chose ». Dans cet Orient comme en Alberta, où il réside désormais, le poète cherche une histoire personnelle et commune qui pourrait donner un semblant de sens à sa vie, mais cette histoire est le passé qui, lui, est cendre. Il y a dans cette poésie une fascination pour ce qui s'en va et n'est déjà plus, comme cette femme – une ancêtre ? –, enterrée dans le Massachusetts : « Fût-il possible de remonter dans le temps / Que la pièce serait trop pleine de nous / Pour que nous puissions

parler ». Si l'on se laisse bercer par ce long phrasé fait d'enjambements, ce mouvement nous amène souvent vers une chute, ou un brouillage de sens, ou une sorte d'ennuagement qui laissent songeur. C'est une poésie aussi très réflexive, mais paradoxalement attachée aux choses, ce qui la rend accessible. Il faut souligner le minutieux travail de la traductrice, Nicole Mallet, qui a su recréer dans le rythme des vers cette impression de vagues qui meurent sur la grève.

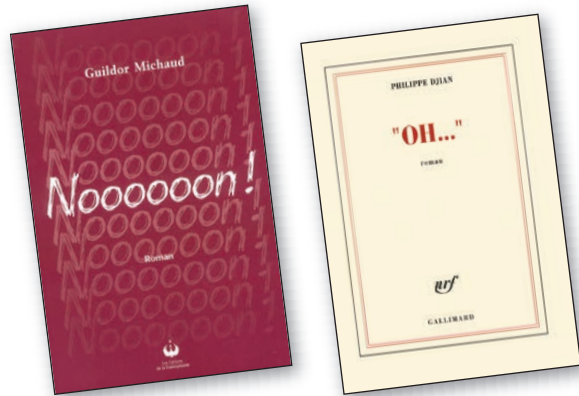
Judy Quinn

Simone Piuze

BLUE TANGO

Triptyque, Montréal, 2011, 323 p. ; 24 \$

En dépit de ce que suggère son titre en anglais, *Blue Tango* a été écrit directement en français par la romancière québécoise Simone Piuze et fait suite à son excellent roman *La femme-homme* (David, 2006). Le narrateur, Jean Courtemanche, séducteur aguerri dans la cinquantaine avancée, rencontre par hasard une jeune femme, Claudine Saint-Amant. Elle possède une toile ayant appartenu à la peintre Martha Lupien, ►



autrefois surnommée « la femme-homme », disparue mystérieusement 40 ans plus tôt, le 16 avril 1966, à Rawdon. Ce souvenir amoureux et cette toile de Martha Lupien servent de point de départ à cet autre récit initiatique, cet autre roman *queer*, comme l'était déjà à sa manière *La femme-homme*. Comment cette toile considérée comme perdue et hautement symbolique pouvait-elle se retrouver accrochée au mur de l'appartement de cette jeune personne rencontrée par hasard ? Mais déjà, j'en ai trop écrit sur une intrigue riche en rebondissements, par moments digne d'un thriller ou d'un roman policier, mais sans une surabondance de personnages de policiers.

Dans ce cinquième roman « pour adultes seulement », le style de Simone Piuze est différent : l'atmosphère onirique qui caractérisait *La femme-homme* a fait place à une plus grande volonté de réalisme, même si le texte reste souvent à fleur de peau, tout comme les personnages masculins qu'elle met habilement en scène : « Ce soir-là, allongé sur la moquette du salon, je mesurai la vacuité de mon existence », explique le narrateur. L'écriture de Simone Piuze paraît parfois moins personnelle et peut-être plus conventionnelle, beaucoup plus sensuelle, mais aussi plus cinématographique. Il aurait été difficile de surpasser *La femme-homme*, qui ressemblait à un récit sous forme de rêve éveillé, mais *Blue*

Tango prolonge le roman précédent et contient de ce fait un double dénouement. Enquête, voyage intérieur, roman psychologique ou bilan provisoire d'un quinquagénaire en pleine crise existentielle ? La romancière explore particulièrement les sentiments troubles et la sensibilité de ses personnages masculins en quête d'une identité, d'un passé, d'une impossible figure paternelle dont Jean Courtemanche devra faire son deuil lors de son séjour à New York.

Il ne serait pas étonnant de voir adapter ces deux romans au cinéma.

Yves Laberge

Guildor Michaud NOOOOOON !

De la Francophonie, Lévis, 2012,
899 p. ; 39,95 \$

Guildor Michaud est originaire du Nouveau-Brunswick et a fait carrière dans le monde de l'éducation, au Québec. *Noooooon !*, son troisième roman, débute en 1942. Il y raconte la vie d'une famille acadienne habitant le rang Price, à Drummond. Le père, Joseph-Étienne Sirois, est un cultivateur prospère bien connu dans sa communauté. Il est un esprit libre et n'hésite pas, lorsqu'il est question de s'opposer aux injustices, à tenir tête au curé et aux mauvaises langues. Il encourage même sa fille, Jacqueline, plus souvent appelée Jopette, à poursuivre des études au collège afin de devenir médecin, en plus de lui offrir des cours de piano. Pour sa part, sa femme,

Nouveautés

Éditions du
Noroît

www.lenoroit.com

Geneviève Amyot, Jean Désy, *Que vous ai-je raconté?*, une correspondance inoubliable et riche publiée en 2012

Geneviève Amyot, *Corps d'atelier* (réédition) – Claude Paradis, *Carnet d'un improbable été*

Normand Génois, *À hauteur d'arbre* – Rosalie Trudel, *L'Ondée* – Bruno Lemieux, *Dans le ventre la nuit*

La rue entre chien et loup

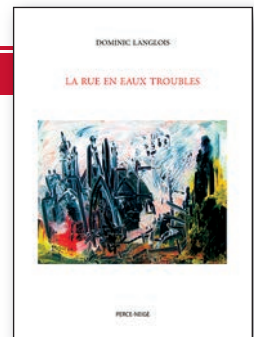
Il suffit de plonger son regard dans la profondeur des eaux pour y retrouver l'épaisseur du temps. Ce qu'on y découvre n'est déjà plus qu'une mémoire passée au prisme des eaux : visages déformés, gestes noyés, paroles troubles. C'est un peu l'entreprise tentée par Dominic Langlois à travers ce recueil.

On entre d'abord dans l'espace intime d'une enfance encore chargée de larmes retenues et qui fuit, goutte à goutte, infligeant son supplice à celui à qui la mémoire revient peu à peu. Avec ce passé qui émerge par bribes nous parvient une seconde voix qui interrompt à certaines occasions le poème, souvent dans un langage très cru. Cette voix, difficile à cerner, autoritaire et dure, pourrait être celle de la mère : elle se pose comme un obstacle entre cet espace étouffé de l'enfance, avec son cadre religieux et ses regrets refoulés, et cet autre espace plus ouvert qu'est la rue, qui appelle le narrateur à rejoindre les eaux troubles où il pourrait se libérer.

La rue s'avère un espace « entre chien et loup », un lieu de rencontre où le péril le plus probable est celui de s'égarer, de perdre ses repères : le clocher y est sans cesse menacé par les vagues, les cales des navires sont « vide[s] de sens » et « les marins ont perdu le cap ». Dans la dernière section, intitulée « Attente », la mer vient à la rencontre de la ville, l'envahit d'un brouillard qui, en se dissipant, délie les nœuds du poète et le libère de son incapacité à dire. Le cri de sa solitude, ce cri « de la clôture en métal », devient dès lors un chant qui s'avance à la rencontre de la mer et qui le réconcilie d'une certaine façon avec ses origines de même qu'avec sa propre mère, car le recueil se termine sur ces mots qui semblent s'adresser à elle : « [J]e suis la mer / au bout de tes lèvres // un silence / tissé de tes eaux ».

Ce recueil, dans son ensemble, possède une très forte unité thématique. Cependant, cela peut aussi constituer une faiblesse, car les images sont, à quelques rares occasions, un peu attendues. Par ailleurs, le propos général de l'œuvre, dans l'ensemble d'une belle profondeur et d'une grande sincérité, aurait pu s'éloigner davantage de son aspect parfois anecdotique pour avoir une portée symbolique plus universelle.

Mathieu Simoneau



Dominic Langlois

LA RUE EN EAUX TROUBLES

Perce-Neige, Moncton, 2012, 65 p. ; 17,95 \$

Melda, accorde beaucoup d'importance à l'opinion populaire et ne peut résister à l'autorité cléricale.

Tout semble bien aller chez les Sirois, mais un drame se prépare. Le fils aîné, Lonzo, grand et fort comme un bœuf, mais un peu simple d'esprit, est secrètement amoureux de sa sœur. Le soir, il l'épie par un interstice entre leurs deux chambres et la voit se dévêtir. Il se sent coupable de l'émoi dans lequel il se trouve alors. Mais, par moments, il en vient à se convaincre que c'est Jopette qui s'amuse à l'aguicher et qui est donc responsable de ce qui lui arrive. Un jour, il l'agresse brutalement, la laissant avec un corps et une âme meurtris.

Dès lors, la vie de toute la famille est

chamboulée. Lonzo part cacher sa honte et son remords en s'engageant dans l'armée et en allant se battre en Europe. Quant à Jopette, on découvre bientôt qu'elle porte un enfant. Les commérages vont bon train et malgré lui, le père de la jeune femme se voit contraint de l'exiler dans une crèche à Québec. Jopette vit difficilement cette expérience. Pourtant, son séjour à cet endroit qu'elle exècre lui réserve de belles surprises qu'elle prendra du temps à apprécier à leur juste valeur : elle y trouvera l'amitié, une carrière et peut-être même l'amour...

Guildor Michaud raconte avec beaucoup de talent une histoire émouvante et souvent dure. Il y rappelle la rigidité des convenances et l'emprise de l'Église dans

la vie des Canadiens français du milieu du XX^e siècle. La lecture de *Noooooon !* est si captivante qu'on l'interrompt difficilement et qu'on oublie qu'elle s'étend sur 900 pages.

Gaétan Bélanger

Philippe Djian

"OH..."

Gallimard, Paris, 2012, 237 p. ; 28,95 \$

Dans l'art des titres concis, deux romanciers se démarquent cette année : Jean Echenoz avec *14* et Philippe Djian avec *"Oh..."*. Dans le cas de Djian, l'audace (ou le pied de nez) ne se limite pas au choix d'une interjection (qui plus est, ambiguë à souhait) : l'auteur, qui a récolté

émouvant, vers la guerre totale



le prix Interallié avec ce livre, a tenu à utiliser des guillemets anglais.

Ce roman aurait tout aussi bien pu s'intituler « Imbroglios », car c'est un enchevêtrement de situations compliquées et de mauvaises décisions qu'il relate. On y suit Michèle, la narratrice, une Parisienne d'âge mûr qui mène une florissante carrière de productrice de cinéma. Elle vient tout juste d'être violée chez elle par un homme qui se met ensuite à lui envoyer des messages. Plutôt que de se recroqueviller dans la peur ou de tenter de traîner son agresseur en justice, Michèle va amorcer une relation perverse avec lui. Ce n'est pas la moindre anomalie qui s'observe dans sa vie. On découvre qu'elle est la fille d'un meurtrier d'enfants et que sa mère, septuagénaire, a une vie sexuelle débridée ; on apprend que Michèle entretient une liaison sans grande signification avec le mari de sa meilleure amie et on la voit aider son fils à kidnapper un enfant dont le père est emprisonné en Thaïlande.

N'en disons pas plus, de crainte de dévoiler d'autres effets de surprise de ce roman à la prose assurée et au rythme efficace. « Oh... » séduira par son portrait nuancé des personnages (notamment Richard, l'ex-mari empathique, mais scénariste raté). Il plaira aussi par son mépris de la rectitude. Abordant avec originalité et subtilité un thème grave, le

viol, Djian s'y livre à une très convaincante incursion dans la peau d'un personnage féminin. En résulte un livre à la fois sobre, haletant et diabolique.

Patrick Bergeron

Gilles Archambault
LORSQUE LE CŒUR EST SOMBRE
 Boréal, Montréal, 2013, 232 p. ; 22,95 \$

Les anciens Grecs redoutaient la démesure, Gilles Archambault s'en préserve tout autant. La vie dont il filtre et relaie les échos est peuplée d'humains aux trajectoires incertaines et parfois humiliées, aux rêves toujours vivants mais contenus et fragilisés, aux quotidiens domestiqués de gré ou de force. Le ton n'est pas au déferlement de lave ni à l'ultimatum verrouillé. Dans l'univers d'Archambault, les destins se croisent, pour un soir ou pour une réminiscence de l'antan, avant de repartir, désabusés ou simplement las, vers la suite de l'ornière. Tout y sonne juste, familial, modérément douloureux, à distance de l'effervescence et de tout dangereux dépassement. « La vie est là simple et tranquille » ? Non, elle est là dans la modestie d'une lasse vérité.

Du haut de ses quatre-vingt-deux ans, Ghislain a invité quatre connaissances à un repas sans motif évident ni gastronomie Michelin. Chacun et chacune, extrait pour quelques heures d'une

existence modérément insatisfaite, balaie du regard la table ronde où les souvenirs, les rumeurs, les séductions, tel petit excès d'alcool tentent de donner une ossature à la rencontre. En donnant la parole à tour de rôle aux cinq convives, Archambault module l'éclairage sans accorder de préférence nette ou stable à qui que ce soit : les regards jugent sans éclat, les consciences profèrent des verdicts tranchés mais en dissimulent la morsure, les préparatifs de la nuit à venir vont de la caresse sur la cuisse de la voisine aux comparaisons entre le calme étrié avec l'amant du présent et la stimulante insécurité que distillait la bohème de son prédécesseur. Toujours la vie plausible, apprivoisée. Mesurée.

Le temps, comme toujours chez Archambault, pèse de tout son poids. Personne n'entre en scène sans qu'on sache son âge. Autour du vieil acteur octogénaire en quête de tendresse, Yves, 66 ans avec « les seize années qui nous séparent », Marie-Paule, 62 ans, Luc, 42 ans, Annie, 35 ans, composent une troupe sans unité autre que celle d'une existence sans pétillant. Réunis, mais tout de même isolés ; solitaires, mais apparentés par l'isolement. Les bagages sont divers, les déceptions sourdent d'univers dispersés, mais, en chacun et chacune, le cœur est sombre. Parce que l'oubli et ses sables ont recouvert la notoriété. Parce que l'amant en titre n'était pas présent lors de la distribution du romantisme. Parce que les romans écrits au fil des années se retrouvent dans les librairies de livres usagés sans avoir conquis les néons. Parce que... Sagement, la démesure s'est absentée, cédant toute la scène à l'accompagnement discret, amical, épié par le battement du temps qui passe. Belle et émouvante mesure.

Laurent Laplante

Un récit baroque

Le second roman d'Isabelle Forest est un texte inclassable. Récit baroque et ésotérique, il alterne la narration au « je » et au « il » sur fond de fiction historique. Après le Mexique rural de *La crevasse* (2004), c'est le Paris du XVII^e siècle que la romancière et poète a choisi comme décor. Il ne s'agit pas d'un Paris fabuleux ou épique, mais glauque et macabre, comme dans *Le parfum* de Patrick Süskind. En ce sens, l'illustration de couverture est bien choisie : *La Luna* de Joe Sorren. On y voit une fillette au teint hâve, les bras levés vers un ciel nocturne étoilé au cœur d'une épaisse forêt. La suggestion est claire : on entre dans une histoire qui s'impose d'abord en tant qu'atmosphère – moitié onirique, moitié étouffante.

Cette fillette pourrait être Marie Malvaux, l'une des héroïnes du livre. Fille d'une cuisinière de treize ans mariée à un tisserand, elle déambule dans Paris avec son ami Petit Pierre et devient « montreuse de marionnettes ». Un autre héros du livre, Eugène, est apprenti verrier et lecteur fêru de Francis Bacon. Il est resté fasciné par la mort et les cimetières depuis sa première visite du charnier des Lingères, au cimetière des Innocents. Outre Marie et Eugène, le lecteur verra défiler une kyrielle de personnages hauts en couleur, d'une vieille bossue à un androgyne aux yeux violets. Il sera question de monstres de foire et de théâtre ambulant ; de sabbat, de gibets et de poupées vaudou ; d'alchimie et de procès pour sorcellerie...

Les laboureurs du ciel est le résultat d'un travail de documentation tout à fait louable. L'écriture y est jolie et imagée. Or, à force de dévier du cours de son intrigue principale, l'auteure nous la fait perdre de vue, si bien qu'on se demande, trop souvent, où elle veut en venir. C'est regrettable, car moins échevelée, l'intrigue de ce livre n'en aurait été que plus ensorcelante.

Patrick Bergeron



Isabelle Forest

LES LABOUREURS DU CIEL

Alto, Québec, 2012, 235 p. ; 22,95 \$

Hideo Furukawa

ALORS, BELKA, TU N'ABOIES PLUS ?

Trad. du japonais par Patrick Honnoré

Philippe Picquier, Paris, 2012,

384 p. ; 34,95 \$

« C'est le XX^e siècle, le siècle du chien soldat. Ils sont ballottés comme des ludions. » Ces phrases, qui reviennent à plusieurs reprises dans le roman du jeune écrivain japonais Hideo Furukawa, né à Fukushima, évoque la passionnante épopée en même temps que la tragédie de l'instrumentalisation par les hommes de la gent canine. Car avant de devenir animal de compagnie, le « meilleur ami de l'homme » a trimé dur depuis le paléolithique.

Ici, c'est une race récente qui tient la vedette, à savoir le berger allemand. La grande aventure commence en 1943 sur une île japonaise. Quatre chiens sont abandonnés par l'armée nippone la veille

d'une attaque américaine. Ils passent alors de maître en maître, dans une « desterrance » mettant en lumière, à travers le déploiement de généalogies complexes, leurs incroyables stratégies de survie, leur loyauté et leur courage se voyant toutefois constamment trahis par les humains. Qu'à cela ne tienne ! On les retrouve alors, eux et leurs descendants, purs et métissés, nomades et sédentaires, entre grands systèmes politiques qui s'affrontent, dans des courses de traîneaux en Alaska, au cœur des alliances entre mafias russe et chinoise d'un côté, japonaise et tchéchène de l'autre, à la guerre de Corée, à la guerre froide, dans une orangerie à la frontière mexico-étatsunienne, à Tahiti, bref en tout lieu de la Terre. Participant du vaste mouvement de réécriture de l'histoire du monde qui s'accroît depuis dix ans, le récit de Furukawa met donc en relation des tranches de l'humanité d'habitude soigneusement tenues à l'écart par

les dominants. Mais surtout, il pose la question de savoir qui domine : la bête ou le souverain ?

Or malgré son intérêt narratif, *Alors, Belka...* demeure assez convenu, surtout si on le lit dans l'horizon d'une littérature japonaise qui participe d'une incroyable révolution culturelle et psychique et s'écrit maintenant sur les portables et négocie ses registres de fiction avec le manga. Manifestement rédigé en vue d'être adapté au cinéma avec des scènes à la James Bond (pour un peu et l'on aurait droit au découpage en séquences avec indications de plans), le roman annonce néanmoins la guerre totale qui est déjà commencée. Plus nous avançons, plus nous rencontrons d'humains qui n'hésitent plus à tuer leurs semblables.

Michel Peterson



Alain Beaulieu QUELQUE PART EN AMÉRIQUE

Druide, Montréal, 2012, 219 p. ; 19,95 \$

Même si la liste des livres signés Alain Beaulieu offre plusieurs références exotiques, le dépaysement est ici plus net, le pays de remplacement plus lourdement prenant ; les États-Unis ne sont pas Haïti. À peine adulte, Lonie quitte une Amérique centrale accablée de misère et dont elle entend éloigner son fils. Dans son entourage, plusieurs ont déjà couru le risque d'une entrée illégale aux États-Unis, happés par le mythe d'un Eldorado et précipités dans la prostitution ou une autre forme d'esclavage. La compassion d'un policier vaudra à Lonie et à son fils un sursis, sans pour autant leur éviter l'immersion dans une culture de violence, de religiosité clinquante et de carriérisme. Tout culmine lorsque Ludo, le fils de Lonie, est enlevé. Plus de quinze ans s'effiloche avant que se dessine la trace de la ravisseuse et d'un Ludo promu jeune homme. À peine l'enquête a-t-elle abouti que Lonie, désormais mariée et mère de deux fillettes, doit apprivoiser un fils qui ne la connaît plus. Retrouvailles laborieuses.

Beaulieu s'est refusé à préciser les décors où Lonie prend pied : on ignore où l'attaque le guépier initial, dans quelle ville Lonie devient boniche sans papiers,

sous quel ciel Ludo a planté ses jeunes racines. L'auteur y accroît sa liberté d'expression, mais au risque d'une généralisation incontrôlée. Il tempère ce danger en segmentant la narration : Lonie s'expliquera, Nick, policier affectueux et pondéré, ajoutera ses nuances. Maureen, la ravisseuse, prendra aussi la parole, mais jamais Beaulieu ne lui ouvrira vraiment la sympathie du lecteur ; jamais le dénouement qui la frappe, plus brutal dans ses ablations humaines que sur son versant légal, ne l'immergera dans la repentance qu'on pouvait attendre (et redouter) d'une criminelle *born in USA*. Pas question pour elle de regret, d'eau lustrale lavant la conscience, de rachat par la confession.

Beaulieu raconte avec autant de vie que de pondération. Cynisme et tendresse, détermination et nombrilisme se côtoient comme le souhaite le creuset du libéralisme économico-fondamentaliste. Les jugements, inexprimés mais disponibles, seront ceux du lecteur. Quant à l'auteur, il n'affirme sa présence que par quelques magnifiques trouées sur l'infini du cœur humain : « J'ai reçu son 'je t'aime en plein cœur, comme de la chevrotine crevant l'original. Mon âme s'est mise à meugler et à battre du sabot ». Quelque part en Amérique, la vie est à la fois autre et universelle.

Laurent Laplante

Charif Majdalani

NOS SI BRÈVES ANNÉES DE GLOIRE

Seuil, Paris, 2012, 187 p. ; 26,95 \$

On a du mal à croire qu'il s'agit d'un roman tellement l'aventure du narrateur apparaît crédible et révélatrice du Liban moderne. Rêvant de reconquérir la gloire perdue de sa famille mais aussi le cœur de celle qu'il nomme Monde, Ghaleb Cassab se lance dans une folle aventure : aller chercher à Alep, en Syrie, d'énormes machines servant à la production de tissus divers, abandonnées par un exilé syrien forcé de quitter son usine par un gouvernement rapace.

Au retour, il apprend que son infortuné partenaire entrepreneur a perdu la vie, mais notre héros beyrouthin se met quand même en tête de relancer, dans le village d'Ayn Chir, une usine familiale qui avait autrefois fait la fortune du bled et de sa famille. Il y parvient admirablement, faisant de nouveau retentir le nom familial dans les salons bourgeois du pays. Mieux encore, cette fortune ardemment reprise lui permet de revoir Monde, maintenant mariée à un riche industriel, et de reconquérir son cœur ; il devient ainsi, comme autrefois, son amant animé d'un amour romantique et charnel.

Inconscient des rancœurs et des haines naissantes dans le pays, transformé par l'arrivée massive de Palestiniens victimes du conflit israélo-arabe, Ghaleb voit sa vie de notable s'effondrer, cette fois par les balles et les canons qui empoisonnent le Liban et qui visent de plus en plus son usine. Même Monde, perdant son mari, ne le rejoindra pas dans la reprise de sa folle expédition d'autrefois : déménager une nouvelle fois, par monts et par vaux, ses énormes machines pour les mettre un temps à l'abri d'une violence devenue aveugle.

Ces très belles pages se ferment sur une vision poétique, la poursuite de la vie, la foi en l'avenir, avec cette même légèreté qui nous transporte tout au long de ce récit romanesque admirable et qu'on interrompt à grands regrets.

Yvan Cliche

L'Inde aux couleurs insolites

La romancière, professeure de français langue seconde aux HEC, signe ici sa première œuvre de fiction. Mariel, jeune femme de 25 ans, s'envole pour l'Inde, seule : « J'allais prouver à ma mère [...] qu'il était possible de plonger dans cette mare d'immondices et d'en ressortir saine et sauve ». Tout un défi que s'impose la Montréalaise à la blonde chevelure. Car un véritable choc culturel l'attend, en dépit de toutes les images de misère, de souffrance et d'injustice qu'elle croit avoir apprivoisées en préparant son séjour. Son vieux rêve de trouver, au pays que l'on dit celui de la spiritualité, le gourou qui lui enseignerait la sagesse en vient à lui paraître hors de portée. En effet, deux mois à s'employer à survivre à travers cet étalage d'infortunes font naître doute et déception, jusqu'à ce qu'une rencontre fortuite ranime son désir. La voilà en route vers Omkareshwar, l'île sacrée avec son temple que visitent des fidèles venus de partout. Un gourou septuagénaire, Guruji, y vit, entouré de disciples. Le courant passe entre Mariel et Guruji. Peu de paroles, mais un regard. Plus qu'une relation de maître à élève, c'est une étroite amitié qui s'installe entre eux, attachement qui troublera le fidèle disciple italien, Nasikpuri, qui s'en prendra violemment à la jeune femme.

Mais auparavant, Mariel sera partie seule avec Guruji à la Kumbh Mela, grand pèlerinage au cours duquel des millions d'hindous vont se purifier dans le Gange. Fine observatrice, forte et dotée d'un sens critique certain, d'humour aussi, elle raconte ce qu'elle voit et perçoit, ce qu'elle ressent, et entremêle son récit de judicieuses réflexions. Sous l'éclairage cru de la réalité, Mariel revisite les clichés répandus sur la spiritualité hindouiste. La barrière linguistique prive cependant, tant le lecteur que la narratrice, des propos de Guruji qui, des heures durant, à genoux, le dos droit, parle à des pèlerins qui s'agglutinent autour de lui. Quant aux dialogues qu'échangent Mariel et Guruji, ils font appel à un vocabulaire anglais et indien fort réduit que la narration et des notes en bas de page reprennent habilement pour assurer l'intelligence du récit.

Lire *First Class*, c'est partir au cœur d'une Inde aux couleurs insolites où sont omniprésents les rites religieux, guidé par une héroïne, audacieuse bien que prudente, à la fois volontaire et résiliente et dont l'esprit s'avère aussi curieux que le cœur généreux.

Pierrette Boivin



Myriam Bouchard

FIRST CLASS

Sémaphore, Montréal, 2012, 154 p. ; 19,95 \$

Jean-Marc Desgent

QU'IMPORTE MAINTENANT

Poètes de Brousse, Montréal, 2012,

62 p. ; 15 \$

Comment entrer dans ce recueil sans tout d'abord voir son titre comme une mise en garde : tout ce qu'on peut avoir laissé derrière soi ne compte plus. Tout est à reprendre à zéro, on arrive à ce qui commence, peut-être parce que quelque chose a été franchi, une frontière à partir de laquelle plus rien ne peut être vu de la même façon. On entre dans ce livre les mains vides, sans attente, en écoutant la parole du poète, une voix qui se dénude et qui n'a à offrir que le constat sincère

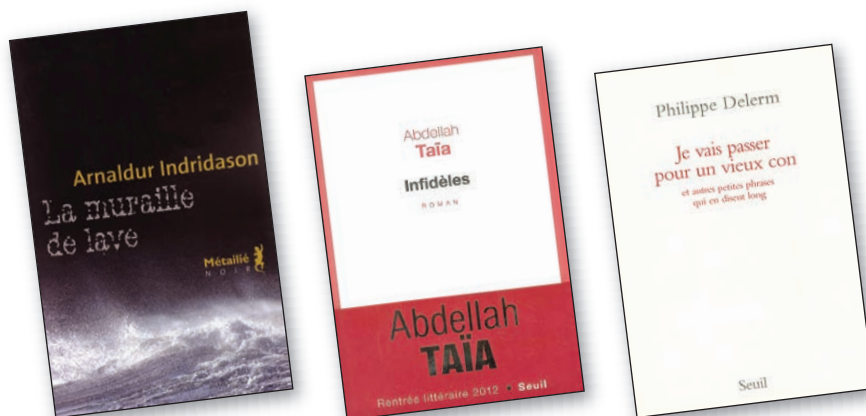
qui découle d'un inventaire de l'essentiel en elle.

Il n'y a aucune division en sections au sein du recueil. Il s'agit plutôt d'une traversée sans étape au cours de laquelle on fait un état de ces lieux désolés de la solitude du poète face à sa propre déconstruction, débarrassé du superflu en lui, mais désemparé devant ce qui reste, « ces objets célestes / qui ne peuvent plus se répondre ». Une parole s'élève des décombres du poète incendié, une parole délestée de tout ce qui étouffe le cœur de l'être et qui tente de combler le vide pour tenir tête à l'obscurité du monde. Sous les braises se cache ce qui seul a de l'importance et qui se tait, l'insaisissable

cœur du poète, bête à exhumier, animal en fuite en chacun de nous, être multiple qui côtoie la mort et l'Autre qui décline à l'infini dans « le grand creux » d'où la parole peine à se sortir de sa « déparlure ».

Ce recueil, d'une profondeur et d'une sincérité remarquables, nous laisse quelquefois sans repères. Les thématiques s'entrecroisent de manière un peu chaotique, sans effet de progression marquée, mais leur récurrence crée un univers cohérent dans lequel aucune réponse n'est donnée d'emblée. L'auteur nous confie ses doutes et nous amène à partager l'inconfort salutaire de la poésie, c'est-à-dire celui qui nous pousse de plus en plus loin dans la quête du sens qui ne ►

| d'Islande, du Maroc et du Delerm !



cesse de nous échapper, comme en témoignent ces deux vers : « [D]es forêts aux arbres hauts comme des obscurités, / et des mots minuscules pour nous sauver du monde ».

Mathieu Simoneau

Arnaldur Indridason LA MURAILLE DE LAVE

Trad. de l'islandais par Eric Boury
Métailié, Paris, 2012, 320 p. ; 29,95 \$

On dit d'Arnaldur Indridason qu'il est peut-être le plus moraliste des auteurs de romans noirs contemporains. *La muraille de lave* confirme cette réputation. En effet, dans ce huitième roman à paraître en français – et disons-le tout de suite, l'un de ses meilleurs –, l'auteur islandais traite des dérives où peuvent conduire le libertinage, l'ambition politique et la soif de richesse.

L'inspecteur Erlendur, personnage central des précédents ouvrages d'Indridason, étant parti en vacances, c'est son adjoint, le pâle Sigurdur Oli, qui mène le jeu cette fois-ci. À première vue, ce dernier n'a pas la complexité torturée (et séduisante) de son supérieur mais, à le découvrir dans ses rapports douloureux avec son ex-épouse, dans ses relations ambiguës avec ses collègues et ses parents, avec sa mère en particulier, il acquiert un relief qui nous le rend tout aussi atta-

chant que le sombre Erlendur.

Un ami lui demande un jour de faire pression sur un couple échangiste qui menace de publier des photos compromettantes d'un membre de sa famille, parce que celles-ci ruineraient les ambitions politiques de sa femme. Par amitié pour lui, Sigurdur accepte d'intervenir discrètement pour forcer les maîtres-chanteurs à renoncer à leur projet, quitte à faire une entorse au code d'éthique de la police. Il se présente donc à leur domicile et découvre la femme du couple gisant sur le plancher d'un appartement sens dessus dessous. Tentative d'intimidation qui aurait mal tourné ? Cambriolage raté ? Règlement de compte ?

Les hypothèses se multiplient encore quand Sigurdur Oli apprend que la victime avait eu vent, quelque temps auparavant, d'un audacieux plan de blanchiment d'argent ourdi par un groupe de banquiers islandais. Plus troublant encore, l'un de ces banquiers est mystérieusement disparu au cours d'une excursion dans le nord du pays. À cet écheveau d'intrigues, Indridason mêle le récit touchant de la vie d'Andres, un alcoolique presque clochardisé, dont il raconte l'enfance tragique, victime de la négligence d'une mère alcoolique et des sévices sexuels d'un beau-père violent.

La muraille de lave dont il est question dans le titre renvoie aux imposantes falai-

ses qui bordent le littoral islandais, mais également au surnom dont les habitants de Reykjavík ont affublé le siège social d'une puissante institution bancaire locale. On pourrait aussi y voir une image du destin qui brise les êtres cédant avec trop d'empressement à leurs désirs et à leurs ambitions, comme ces embarcations téméraires prises dans le tumulte des courants qui s'agitent au pied des escarpements marins.

Yvon Poulin

Abdellah Taïa INFIDÈLES

Seuil, Paris, 2012, 188 p. ; 27,95 \$

Abdellah Taïa est une star montante de la littérature marocaine de langue française. Son homosexualité déclarée publiquement en fait une figure de la transgression et du scandale dans son pays d'origine, mais le jeune auteur est surtout un écrivain de talent qui le prouve à merveille dans *Infidèles*.

Abdellah Taïa est de son temps et joue à merveille des multiples enchevêtrements de l'autobiographie et de la fiction dans ce roman polymorphe qui hésite entre poésie et prose, entre l'histoire terrible du Maroc des années 1980 et la fable d'une prostituée trouvant l'amour dans les bras d'un Belge et réinventant l'islam grâce à cette affection nouvelle. Mais le roman est d'abord celui du fils de cette prostituée plongé dans les affres du métier infamant de sa mère, puis découvrant, grâce à elle, un soldat, père d'adoption mais amant aussi à l'occasion. Quant à la passion, la vraie, celle qui déplace les montagnes, elle peut faire exploser à la fois le cœur et un bâtiment dans la ville de Casablanca, puisque c'est dans les bras d'un terroriste islamiste que le jeune Jallal va enfin la vivre.

Un troisième personnage traverse le texte de part en part, jusqu'à lui donner son épilogue. Il s'agit de Marilyn Monroe, transformée en déesse, et devenue l'héroïne des laissés-pour-compte, des abandonnés de tous horizons, y compris ceux qui ne peuvent parler qu'arabe, vont à La Mecque et préparent un attentat.

Un grand prix, une puissante trilogie

Mon bruit, Grand Prix Quebecor du Festival International de la Poésie 2012, est le dernier volet de la puissante trilogie *Les chroniques de l'effroi* de Normand de Bellefeuille, amorcée par *Mon nom*, que suit *Mon visage*. L'engouement général à l'égard de cette suite d'œuvres est bien mérité ; l'auteur atteint ici des sommets de pureté et de vérité.

Le bruit, *mon bruit*, prend sens par rapport au nom et au visage, qui sont, dit le poète, « des servitudes sans fin », « des territoires d'inachèvement », comme la parole. Le bruit, lui, est réconciliation avec le monde parce qu'il se tient hors du dire. Le bruit, *mon bruit*, c'est celui que font les fruits bien mûrs, les forêts, ces choses qui nous mènent vers la lenteur. « Vieux / on ne sourit plus / qu'aux bruits minuscules. » Les bruits lents ralentissent le cœur et la marche du temps, ils prêtent à l'amour.

Mais la fin se rapproche pourtant, inexorable. Le bruit, *mon bruit*, c'est aussi le « bruit de l'effroi », l'effroi étant « une défectuosité / de ce que certains nomment âme / face au néant ». Le bruit est plus fondamental qu'un questionnement métaphysique, il naît dans et par la douleur, il est une insurrection contre l'ordre des choses. S'il était poésie, ce serait *Pour un tombeau d'Anatole* d'un Mallarmé brisé par la mort de son fils. Il serait aussi un hymne en langue étrangère dédié à la femme aimée et partie trop vite. Le bruit, malheureusement, ne se fait jamais vraiment poème ; de Bellefeuille ne l'évoque en effet qu'au conditionnel. On aimerait que le poème soit ainsi, vrai et complètement désesparé, mais ce serait sans doute au détriment du sens, et du visage, et du nom, qui attachent le poète à l'ici, et au souvenir de la femme aimée.

Tout tourné vers ses bruissements, le poème tente de se saisir. Pour le lecteur, il pourrait résulter de ce soliloque un effet d'étouffement, d'hermétisme, mais ce n'est pas le cas. D'abord, la langue, réduite à sa plus simple expression, reste attachée à la syntaxe traditionnelle, ce qui nous la rend accessible. Aussi, à tant parler de son bruit, de Bellefeuille arrive à toucher à une sorte d'universalité. Ce bruit sous la parole n'est-il pas le même que le nôtre, au fond ?

Les « véritables régions / de la poésie » se trouveraient quelque part dans le corps, quand le cœur s'arrête. « *L'histoire du vent / sera mon dernier livre* », dit de Bellefeuille avec une sorte de détachement presque serein.

Judy Quinn



Normand de Bellefeuille

MON BRUIT

Le Noroît, Montréal, 2012, 101 p. ; 18,95 \$

Cette œuvre est écrite avec un mélange de violence et de délicatesse. L'horreur inhérente qui la caractérise parvient au lecteur presque subrepticement. La prostitution y est parfois douce, la pédophilie, présente pourtant, pourrait passer inaperçue. Ce qui blesse le plus profondément, ce n'est pas forcément ce que l'on croit. *Infidèles* est un roman poignant et pourtant sans lyrisme, sans emphase induite, écrit dans une poésie de la simplicité à laquelle on ne peut rester insensible.

Soundouss El Kettani

Philippe Delerm

**JE VAIS PASSER POUR UN VIEUX CON
ET AUTRES PETITES PHRASES
QUI EN DISENT LONG**

Seuil, Paris, 2012, 124 p. ; 19,95 \$

Certains textes apparaissant en quatrième de couverture étonnent, parfois par l'enflure du propos, parfois par l'hermétisme qui s'en dégage et qui, sans doute, cherche à titiller l'esprit du badaud qui saute d'une couverture à l'autre comme on le fait, à d'autres moments, d'une plage d'un disque compact à l'autre. Ce livre vaut-il qu'on s'y arrête vraiment ? Qu'on y consacre quelques précieuses heures de nos vies déjà remplies par le trop-plein ou le vide de

nos existences effrénées ? Sans nul doute. Le propos est d'emblée énoncé avec clarté, et la plongée qui s'ensuit ne décevra pas le lecteur attentif aux subtilités socio-linguistiques que l'auteur se plaît à dépeindre avec un plaisir constamment renouvelé, un plaisir méticuleux, voire malicieux dans sa recherche du détail qui transforme une banalité du langage en perle de culture. « Traquant les apparentes banalités de nos discours, nos petites phrases toutes faites, Philippe Delerm révèle pour chacune un monde de nuances, de petits travers, de rires en coin. »

Un seul bémol à ce programme, qui autrement respecte parfaitement ce qu'il annonce : s'y esquissent davantage de ►



sourires en coin que n'y déferlent d'audibles rires. La moquerie, pour opérer sans charcuter les ego, doit se faire en douceur, avec subtilité. Ce dont sait faire preuve Philippe Delerm. Certaines des *petites phrases qui en disent long* répertoriées ici pourraient figurer dans un sottisier, mais le projet d'ensemble se révèle plus riche tant par la juxtaposition parfois curieuse de certains mots, du choc sémantique qui s'ensuit, que par la réalité qui, soudainement, surgit. À tort ou à raison, je n'ai pas perçu dans la démarche de Philippe Delerm, amoureux incontesté de la langue française, une attitude grammairienne en quête de fautes à dénoncer, voire à bannir de l'usage de locuteurs fautifs. Le titre du recueil de textes rassemblés ici loge à l'enseigne du plaisir et de l'étonnement : *Je vais passer pour un vieux con...* en vous avouant candide-

ment mon étonnement. Philippe Delerm a ici l'élégance d'assumer la responsabilité de son étonnement en déclinant le titre à la première personne. La source de la surprise causée par ces petites phrases en apparence inoffensives est ici multiple : un message laissé dans une boîte vocale, un avertissement à l'intention de la clientèle, une formule de politesse, une autre livrée sur le ton de la confiance, une invitation à agir de telle ou telle manière, voire de simples mots communs captés dans l'espace public. Chaque fois, avec le soin minutieux qu'on lui connaît maintenant, Philippe Delerm décortique l'expression comme on le ferait d'un fruit pour en extraire toute la saveur, parfois acidulée, mais le plus souvent délicate. À lire de la même façon : quartier par quartier.

Jean-Paul Beaumier

Josée Marcotte LES AMAZONES

L'instant même, Québec, 2012,
91 p. ; 14,95 \$

Troisième ouvrage de Josée Marcotte, faisant suite à deux publications numériques – *Marge* (2010) et *La petite Apocalypse illustrée* (2012) –, *Les amazones* est un roman singulier. D'abord, par sa brièveté (il fait dans les 80 pages), ce qui l'apparente davantage à une « novella » qu'à un roman au sens traditionnel. Ce texte est singulier, également, par sa composition : il se divise en 47 chapitres, très courts (longueur moyenne : une page) et coiffés, en guise de titres, de noms d'amazones : Morphale, Psychéra, Mamika... La singularité de l'opus provient, enfin, de son rapport à l'intrigue. Au lieu d'aborder le récit de front, le texte construit une histoire à travers une succession de portraits ou de micro-récits. Marcotte s'est visiblement inspirée de Volodine et de sa technique du « narrat », c'est-à-dire un fragment narratif servant à fixer une situation, une émotion ou un conflit donnés.

Pour sa réécriture du mythe des amazones, Josée Marcotte a choisi un cadre post-apocalyptique. Elle transporte le lecteur dans un monde en guerre, « scindé en deux », où le clan des hommes et celui des femmes s'affrontent depuis des siècles. Les femmes ont trouvé le moyen de créer la vie à partir de mixtures (boue, épices, écorces, végétaux)

Dans ce recueil de nouvelles qui met en scène des personnages rongés de l'intérieur, Anne Peyrouse ébranle nos convictions et nos repères. H hamac	Anne Peyrouse Passagers de la tourmente <i>nouvelles</i>	Geneviève Damas dépeint d'une manière très juste l'histoire de François, jeune paysan naïf et ultra sensible en quête de vérité et de liberté. « Beau et puissant. » Josée Lapointe, <i>La Presse</i> H hamac	Geneviève Damas Si tu passes la rivière <i>roman</i> Prix des cinq continents 2012 Prix Rossel 2011
CES LIVRES SONT AUSSI DISPONIBLES EN FORMATS NUMÉRIQUES www.Hamac.qc.ca Canada Council for the Arts / Conseil des Arts du Canada Twitter / Facebook icons			

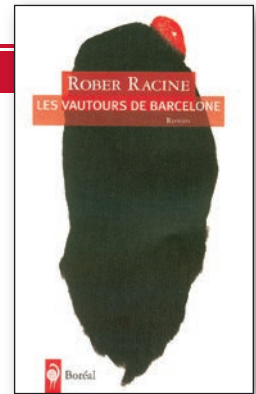
Les vautours disent l'essentiel

Atous égards, le bouquin est du meilleur Racine. Les arts s'y expriment un à un sans effort ni artifice, les questionnements se déploient jusqu'aux assises de l'âme sans moralisme ni prétention, les personnages périphériques nourrissent le thème central sans sacrifier leur identité ou leur originalité. Quant à l'écriture, elle conserve en toutes ses sinuosités élégance et précision. C'est beau, prenant, bellement déroutant.

Mais, tout de même, que viennent dire des vautours dans un cheminement littéraire ? Rien de moins que l'essentiel : « Les vautours avaient raison : nous sommes indignes de vivre sur la terre ». Car tel est le scandaleux paradoxe : ces charognards que nous accablons de nos dégoûts respectent leur mission avec plus de rigueur et de noblesse que les humains. Eux ne tuent pas. Ils se bornent à retourner au cycle vital les êtres dont le cœur a cessé de battre. Plutôt que d'imiter ces « beaux chéris », l'humanité se targue de moralité lorsqu'elle invite un bourreau à décapiter ses semblables : « Toute cette boucherie au nom d'une croyance, d'une politique. Les vautours ont raison. Nous sommes bêtes et décevants ».

La trajectoire de nombreux humains révèle plus de discontinuité et d'illogisme que celle des animaux. Gabriella chante avec tout son professionnalisme et sa lucidité, mais son père oscillait entre les performances du pilote hors norme et les petites fièvres de l'alcoolique et du sauteur. Léda consacre de pleins cahiers de croquis aux vautours ou à la lionne du zoo, mais son père monologue dans ses délires, sa mère enfile les perles en chapelet pour servir une foi exsangue et son frère s'emploie à rentabiliser son machisme. Heureusement, l'art intervient et gomme ces ruptures. Gabriella, invitée à interpréter à Vence la composition d'un musicien peu connu, s'investit dans une préparation qui tient de l'intériorisation plus que de la technique. Elle se met à l'écoute de celles qui se sont consacrées à l'enseignement de l'essentiel, elle dialogue avec *La dame à l'hermine* du musée Czartoryski de Cracovie, elle tente de remonter le temps en visitant Auschwitz : tout cela pour s'approcher du « pourquoi » auquel les humains ne se soustraient jamais sans démeriter et chanter vrai. Gabriella jette ainsi sa passerelle entre la sombre chapelle de Rothko implantée en sol étatsunien et la lumineuse chapelle du Rosaire créée par Matisse à Vence. Ce sera la réponse de Gabriella au verdict des vautours sur les humains : c'est en parfaite empathie avec la douleur et la dignité humaines qu'elle chantera à Vence *Trois airs pour un opéra imaginaire* de Claude Vivier. Elle y investira jusqu'au dernier battement du cœur de remplacement qu'on lui a transplanté depuis la poitrine d'un astronaute mourant. Le lecteur ne peut que faire silence.

Laurent Laplante



Rober Racine

LES VAUTOURS DE BARCELONE

Boréal, Montréal, 2012, 302 p. ; 25,95 \$

et d'incantations. Elles enfantent ainsi des femmes adultes qui, sitôt nées, sont prêtes (et conditionnées) à faire la guerre. Les hommes, en revanche, ont encore besoin du corps féminin pour procréer. Les amazones ont donc dû organiser la défense de leur territoire pour se prémunir contre la menace constante de raids et de rapt. Mais l'enjeu ne consiste pas seulement à se défendre, car les femmes « luttent pour régner seules sur cette terre ». Or, à l'époque du récit, le sol est devenu stérile et les amazones pressentent la fin. Qu'ont-elles fait pour en arriver là ?

Les amazones révèle une jeune auteure de grand talent. La prose est mesurée, concise ; le ton sonne juste. On retrouve certaines préoccupations déjà formulées dans les utopies féministes classiques de Joanna Russ et d'Élisabeth Vonarburg, mais à la sauce post-féministe. Le cadre intertextuel est riche de références (semi) cachées à Rimbaud, Ducharme, Orwell, Vian et consorts (l'auteure en cite plusieurs dans ses remerciements). Bref, *Les amazones* représente à coup sûr l'une des plus belles surprises du catalogue de l'instant même pour la rentrée d'automne 2012.

Patrick Bergeron

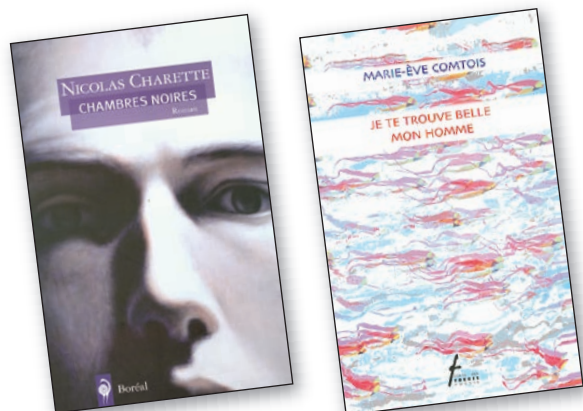
Denis Thériault

LA FILLE QUI N'EXISTAIT PAS,

XYZ, Montréal, 2012, 214 p. ; 22 \$

On se souviendra de *L'iguane*, premier roman de Denis Thériault, plusieurs fois primé et gagnant du Combat des livres à Radio-Canada en 2007. Le romancier, diplômé en psychologie de l'Université d'Ottawa, revient cette fois avec un roman des plus ambitieux, un ingénieux montage. L'histoire nous invite dans la bande des Cinglés, qui squattent un édifice désaffecté de Montréal. Des caractères singuliers bien campés, que l'on ne

un regard singulier, et un singulier recueil



s'attendrait guère à voir se fréquenter, sont liés pour une question de survie. On y trouve la douce et muette Emma, Aude, chef de la tribu par les yeux de qui passe la narration et sœur de l'artiste *mythofile*, Ozzy, et le vieux prof alcoolique surnommé Proust ; sont aussi de la bande, le pansu, Mollusque, et son chien, ainsi que Raoul, le nain exhibitionniste, auxquels s'ajoutent l'Autochtone Matsheshu et le guerrier tatoué Frigon. Huit marginaux aux intérêts divergents, dont on apprendra au cours du récit les circonstances de leur apparition, vaquent à leurs occupations plus ou moins licites. Deux personnages extérieurs à la bande seront amenés à s'en approcher, l'un éclairant la voie menant à la situation finale.

Thériault nous réserve bien des surprises, voire des coups de théâtre. Il tisse un imbroglio digne de ces thrillers au suspense savamment entretenu. Plus encore, il puise dans l'appareil symbolique de la psychanalyse en recourant à la mythologie égyptienne, avec le mythe d'Osiris, pour offrir une piste d'interprétation du phénomène psychique au cœur de l'histoire. Phénomène à la limite de la vraisemblance qui incitera le lecteur à poursuivre sa recherche, une fois sa lecture terminée.

Obscur tout cela, pensera-t-on. C'est que la nature de l'intrigue impose la plus grande retenue. En effet, en révéler

d'avantage détruirait l'effet recherché par le romancier. Toutefois, le lecteur peut être rassuré : les informations nécessaires à l'intelligence de l'histoire et à la cohérence de l'ensemble se présenteront à lui au cours du récit. À travers le halo de mystère, l'apparence d'absurdité, mais grâce à des effets de réel, de riches références culturelles et une conduite sans faille de la fiction, il ne pourra oublier *La fille qui n'existait pas*.

Pierrette Boivin

Nicolas Charette CHAMBRES NOIRES

Boréal, Montréal, 2012, 153 p. ; 19,95 \$

Le deuxième titre de Nicolas Charette, *Chambres noires*, suinte le mal-être d'un trentenaire. Sans apitoiement, le narrateur dissèque ses problèmes d'alcool. L'auteur de *Jour de chance* réussit à ne jamais étouffer son lecteur dans le marasme individuel évoqué. Au contraire, la justesse de l'écriture, sa sobriété un tantinet paranoïaque, si on me permet l'oxymore, font en sorte que surgit de ce délire éthylique une parole crue et lucide.

Le roman met en scène Victor, un photographe alcoolique, qui s'adresse à Nina, une amie éloignée, à travers un journal qui ne se rendra pas à l'interlocutrice. Dans ces entrées disparates, écrites au gré des urgences, des moments

de lucidité et de courage, le narrateur pense sa situation, donne une forme à ses pulsions, à son amertume de rechuter dans l'alcool sans être en mesure d'arrêter, malgré une perspicace compréhension du maelstrom qui le broie. Cet homme seul, malgré ses fréquentations, encabané dans sa chambre noire montréalaise, a beau entrer en contact avec le monde par l'art, par le travail, par la curiosité, il s'avère inapte à la vie commune, trop pris par ses obsessions, ses déchirements. Sa sincère entreprise pour sortir de la consommation se bute au fait que le protagoniste ne s'éprouve dans le monde que lorsqu'il est altéré. Il en résulte un roman grave, violent, où la rancœur déployée concerne au premier chef le narrateur, parce qu'il se sait pris dans une dépendance et incapable de recouvrer sa liberté. Dans ces aventures nocturnes, auxquelles se greffent drogues, rixes, rencontres futiles et émouvantes, le protagoniste oscille entre regret et paranoïa, entre beauté et laideur, entre extrême solitude et sexualité programmée.

Le tout est narré par une voix introspective, au ras des émotions et des corps, sans esbroufe, mais puissante. La scène initiale scande le rythme soutenu de cette quête de sens, d'équilibre, de grâce (la prière est une porte de sortie envisagée, bien que déniée) : un homme cherche à mettre le nez dehors, à se joindre à la cohue du monde, n'y parvient pas, mais arrive à prendre la plume pour creuser ses défaillances en s'adressant à une ancienne flamme qui lui rappelle un équilibre depuis longtemps perdu et un temps où sa propre image permettait l'avenir. Les scènes suivantes, sans avoir l'éclat de la première, soutiennent ce témoignage poignant. *Chambres noires* est un récit en spirale et glissement, où la confession dénie la toute-puissance de la volonté. Réflexion sur la responsabilité, sur la solitude des corps, le roman résonne, tant le désarroi contemporain, si souvent rabâché, se donne à lire, à nu, dans un regard singulier et pourtant commun.

Michel Nareau

Un tour de force

Dans *14*, Jean Echenoz s'intéresse à une matière différente de celle qui a inspiré ses derniers romans. Alors que *Ravel*, *Courir* et *Des éclairs* étaient centrés sur des vies réelles – celles d'un compositeur, d'un sportif et d'un scientifique célèbres –, le dernier livre d'Echenoz met en scène des personnages totalement inventés. L'auteur pose toujours un regard rempli d'empathie sur ses semblables, mais cette fois-ci, il revient à des êtres ordinaires. Dans un style laconique, la quatrième de couverture fait allusion à ces figures anonymes, à leur destin et aux liens qui les unissent : « Cinq hommes sont partis à la guerre, une femme attend le retour de deux d'entre eux. Reste à savoir s'ils vont revenir. Quand. Et dans quel état ».

Par ailleurs, l'intérêt du roman ne réside pas que dans le potentiel dramatique de l'intrigue. Ce n'est pas tant l'histoire que le coup d'œil jeté sur le contexte horrible de la guerre, le ton propre à l'auteur qui, sans se priver de révéler des détails atroces sur la vie dans les tranchées, parvient à nous faire sourire. Ce sont surtout les éléments du quotidien qui donnent tout son sens au récit. Très documenté, l'écrivain nous rappelle au passage les innovations techniques qui ont eu pour objectif de tuer ou de mutiler des êtres humains en plus grand nombre, les traces, les dégâts laissés tantôt sur le corps des blessés, tantôt sur le terrain de la première guerre industrielle où s'abat un « perpétuel tonnerre polyphonique ». Malgré tout, c'est sans verser dans le tragique, et sans pour autant banaliser les événements qu'il accomplit ce tour de force. On pourrait parler d'un humour qui évite le cynisme, d'un point de vue distancié, de cette légèreté de ton qui caractérise d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre d'Echenoz. Dans certains passages, on retrouve même une certaine autodérision dans la façon de dépeindre l'horreur : « Tout cela ayant été décrit mille fois, peut-être n'est-il pas la peine de s'attarder encore sur cet opéra sordide et puant. Peut-être n'est-il d'ailleurs pas bien utile non plus, ni très pertinent, de comparer la guerre à un opéra, d'autant moins quand on n'aime pas tellement l'opéra, même si comme lui c'est grandiose, emphatique, excessif, plein de longueurs pénibles, comme lui cela fait beaucoup de bruit et souvent, à la longue, c'est assez ennuyeux ».

Autre chose qui étonne, autre décalage : celui entre l'ampleur du sujet et la concision du roman. Alors qu'une guerre comme celle de 1914-1918 appelle naturellement le format d'une fresque, Echenoz nous raconte une tranche de vie d'une année en quelque 125 pages, par une narration extrêmement dense. Cette brièveté prive le lecteur, celui qui a pris goût au style particulier d'Echenoz, du plaisir qu'il a à le lire, mais cette simplicité ne fait que rendre l'écriture plus émouvante.

Marie-Ève Pilote



Jean Echenoz

14

Minuit, Paris, 2012, 128 p. ; 19,95 \$

Marie-Ève Comtois

JE TE TROUVE BELLE MON HOMME

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2012,
62 p. ; 13 \$

Il pleut souvent dans la poésie de Marie-Ève Comtois. Comme un novembre qui ne finit pas, qui embrouille l'esprit, même si « [m]archer sous la pluie avec des souliers neufs aide ». Oui, dans ce second recueil de l'auteure, il pleut presque à chaque page, mais jamais on ne s'y ennuie. Si le dégoût, l'oisiveté, l'indifférence, le désir d'être ailleurs parlent de la tragédie d'exister, ils sont toujours conjugués à un humour absurde et subtil qui libère de la lourdeur. « Moi je vis

comme un vrai roman que personne ne lit. Je ne me vante pas d'écrire un roman de vingt pages. Je sais que vivre me désarme, mets des petits soldats dans mes souliers ». Il y a une sorte d'humilité devant sa propre douleur de vivre. Une femme cherche un sens parmi une foule d'autres êtres qui cherchent aussi. Des amis, des écrivains – Cioran, Péloquin, Gogol –, des personnages célèbres – de Dalida à Mère Teresa –, l'accompagnent ou la guident dans cette quête peut-être vouée à l'échec. Comme eux, il lui faut « changer de pauvreté », faire du neuf avec du vieux, ou bien carrément s'en aller « sur la lune ». Dans ce recueil à la langue simple et imagée, le quotidien est

transformé par la poésie en une expérience surréaliste. Tout est à la fois matière à réinventer et à s'ennuyer mortellement, l'acte créatif découlant souvent de la plus pure banalité. Mais entre ces moments de présence salvatrice, entre les phrases, le vide s'immisce, car le poème est aussi fait de creux. Il se lit comme une suite de regards brefs, sans logique apparente, seulement liés par l'état d'âme de la poète, parfois changeant et contradictoire. « Personne ne sait vraiment ce que je veux dire », écrit Marie-Ève Comtois. Voilà sans doute ce qui nous pousse à parcourir jusqu'au dernier mot ce singulier recueil.

Judy Quinn